

Freud et l'occulte.

Laurent HYTTENHOVE, Psychanalyste, Formateur en éthique des soins de santé, Doctorant en psychologie à l'Université de Rouen.

Freud et la SPR de Londres

The Society for Psychical Research (SPR) recueille depuis 1882 des sommes considérables de témoignages sur les phénomènes paranormaux qui peuvent être regroupés en grandes catégories : apparitions, communications par l'intermédiaire de médiums, correspondances croisées, apparitions de « bienvenue » vues par les mourants, expériences de certains sujets au cours de la mort clinique, expériences extracorporelles, preuves de la réincarnation ou phénomènes de voix électroniques. La SPR a vocation à archiver, vérifier et réfléchir aux causes et aux effets de ces phénomènes ; elle ne fait pas de prosélytisme, ne propose pas de conclusion affirmative ou négative sur la valeur de ses observations. Il lui arrive pourtant, quand le cas est avéré, de dénoncer une fraude. Il est important de noter que l'objectif de la SPR est d'apporter un éclairage rationnel aux phénomènes paranormaux à partir d'enquêtes et d'études expérimentales.

Les personnalités influentes de la SPR sont, dès la création de cette institution, des acteurs des grandes avancées scientifiques, intellectuelles ou politiques de leur temps : le philosophe Henry Idgwick, professeur à Cambridge en fut le premier président, Frederic Myers bien sûr, mais également le scientifique William Barret, les physiciens William Crooks et Lord Raleigh, Sir Arthur Balfour (futur premier ministre) ou et Henri Bergson président en 1913... Et Freud. Si la question de la survie après la mort, essentielle pour une telle institution, est au centre d'une grande partie des travaux engagés, aucune réponse définitive n'est apportée par la SPR, ni bien sûr par quiconque animé par un esprit scientifique.

Il faut noter qu'au regard des résultats convaincants obtenus avec les nombreux médiums (1), les membres de la SPR sont unanimes sur l'existence de la transmission de pensée, d'impression, d'idée, de son et d'odeur. Nous reviendrons sur ce point tout à fait important pour comprendre la distinction que Freud a faite entre télépathie et transmission de pensée, la première relevant pour lui de la pure spéculation fantaisiste, alors que la seconde serait un fonctionnement normal du psychisme. [Hyttenhove 2014, « Les écrits de Freud sur l'occultisme et la télépathie »]

Dès 1893, Freud publie avec Breuer un article sur les mécanismes inconscients de l'hystérie dans les *proceedings* de la SPR et Myers, de son côté, introduit les travaux de Freud dans le monde anglo-saxon à partir de cette même institution. Freud sera membre de 1911 à sa mort. Il recevra donc les *proceedings* de la SPR durant ces vingt-sept années.

Freud lit le *Traité de métapsychique* de Richet (1922) en 1925 à ses disciples viennois, alors que partout en Occident, à la même époque, la science officielle sonne le glas des sciences psychiques. Il écrit pour ses élèves une circulaire élogieuse sur le rapport écrit par Eleanor Sidwick venue du professeur de Cambridge, sur les expériences télépathiques menées par le philologue Gilbert Murray.

En 1921, Carrington propose à Freud de participer à leurs recherches psychiques. Freud décline l'offre et explique qu'il a de bonnes raisons de vouloir établir une ligne de démarcation entre la psychanalyse et ce champ de connaissance encore inexploré, afin d'éviter tout malentendu entre les notions de psychanalyse et d'occultisme.

Une position ambivalente

Pascal Le Maléfan parle d'ambivalence de Freud face à la question de l'occultisme. Peut-on avancer l'idée que Freud aurait menti – au moins par omission – sur l'importance qu'il accordait en réalité à ces phénomènes occultes, au nom d'un intérêt supérieur ? Il est possible que cela soit le cas et nous ne trancherons pas sur ce point, mais ce qui est important, c'est d'analyser les raisons qui l'auraient poussé à faire un tel choix. Freud doit commencer par tracer une ligne de démarcation entre différents champs d'études et particulièrement entre la psychanalyse et l'occultisme, qui en cette fin de XIXe siècle, ne manqueront pas d'être comparés par le profane. Ce n'est donc pas tant Freud qui se méfie du champ d'études de la parapsychologie, que son souci constant d'offrir à la psychanalyse un champ qui lui soit propre, une théorie sur laquelle la clinique doive (et non pas puisse) s'appuyer, qui le pousse à cette restriction académique.

Nous avons montré que la démarche de Freud ne peut consister à opposer la raison et le positivisme scientifique à « la boue noire de l'occultisme », car c'est justement les tenants du positivisme, médecin, psychologue, physiologiste... qui s'emparent du champ d'étude de la parapsychologie en créant des institutions comme la SPR un peu partout dans le monde occidental.

C'est en toute logique que la SPR ne peut que se tourner vers Freud et sa jeune théorie (l'amitié de Freud et Myers facilitera ce rapprochement), mais c'est tout aussi logiquement que Freud conserve ses distances. La principale conséquence de ce choix sera une restriction du champ d'études possibles et réduisant les phénomènes acceptables par la psychanalyse aux phénomènes psychiques et à la transmission de pensée qui ont un intérêt didactique à valider ou invalider certaines positions théoriques ou cliniques.

Dès lors, une autre question se pose : pourquoi l'ensemble du champ paranormal a-t-il continué à être dénié ou ouvertement exclu de l'ensemble des objets analysables, comme les phénomènes physiques et la psychokinèse ?

C'est étrangement que l'on fait parfois le reproche à la psychanalyse appliquée d'être un fourre-tout pour expliquer confortablement toute sorte de phénomène, excepté les phénomènes paranormaux. C'est sur ce point que s'articule toute la complexité d'une réflexion psychanalytique ayant pour objet la métapsychique. Un malaise s'est construit, qui est devenu structurel et culturel dans la communauté analytique (quelles que soient les orientations). Ce malaise s'enracine dans la propre ambiguïté de Freud à l'égard de la réalité de ces phénomènes. Freud est un chef d'école et comprend rapidement dans sa carrière que malgré ses désirs, il ne peut laisser cette place à un autre que lui, car la communauté analytique reproduit le schéma de toute communauté. Ce père fondateur a le devoir de construire une culture pour ceux qui l'ont rejoint. Dans cette mythopoiétique interne, Freud doit trancher, poser un cadre théorique, clinique et institutionnel. Il ambitionne de donner un véritable corpus théorique qui vaudrait comme une référence unique et commenté à défaut d'être remise en question ; sans ce travail fondamental il n'aura que des oripeaux à transmettre à ses successeurs qui ne manqueront pourtant pas de se les arracher.

Ce message qui passera avec clarté dans *Totem et tabou* est essentiellement une préoccupation à la fin des années 1880, car la théorie est encore très fragile et les ennemis déjà nombreux.

Le souci de protéger la théorie psychanalytique sans laquelle la cure ne serait rien d'autre qu'une pratique « occulte » parmi d'autres, se transmet dans la formation même des psychanalystes et permet de construire une éthique qui garantisse à la fois la sécurité et la singularité de la cure type.

La question est donc de savoir s'il existe réellement un impossible a priori auquel répondrait ce parti-pris de la psychanalyse envers les problématiques métapsychiques.

De l'inconscience à l'inconscient

Pour B. Méheust, « la longue préparation philosophique subit par le concept d'inconscient ne suffit pas à expliquer son entrée massive dans le pensée occidentale vers 1880, car bien d'autres entités spéculatives très anciennes n'ont pas connu une telle incarnation sociale » [Méheust, « Somnambulisme et médiumnité », T2. P. 212]. Pour l'auteur, la montée en puissance du magnétisme et du spiritisme semble avoir joué un rôle déterminant. Ellenberger considère que le magnétisme a stimulé la réflexion sur l'inconscient. Si la psychologie et la psychanalyse suivent le magnétisme d'un point de vue historique, elles n'en sont pas des rejets. B. Méheust l'a montré, l'inconscient du magnétisme n'est pas l'inconscient de Freud. Pas de topique dans le premier, ni de *profondeur* au sens que Bleuler et Freud donne à ce terme, du moins d'un point de vue théorique et dogmatique. La métaphore de Monsieur Jourdain correspondrait assez bien à l'illustration des différents processus qui ont amenés les thérapeutes des années 1880 à être magnétiseur *sans le savoir*, à retrouver et redécouvrir quelques vérités qui, jusqu'au milieu du XIX^e siècle n'avaient préoccupées que les magnétiseurs. Nous verrons que ce travail se fera en deux temps et avec une logique temporelle et structurelle comparable entre la France et l'Autriche.

Nous l'avons vu, il y a une histoire commune du magnétisme, à travers la personne de Mesmer, entre la France et l'Autriche. La dimension archéo-psychologique de ce travail est conscient et avoué du côté français.

Pour O. Andersson, nombreux sont les travaux communs à Janet, Breuer, Freud, Strumpel et beaucoup d'autres en 1880, sans que ces chercheurs n'aient eu de contacts directs. « Mais encore ceux-ci ne sont-ils que les représentants les plus connus d'un mouvement d'une ampleur considérable »(2). Andersson arrive à cette affirmation, dit-il, après avoir lu des publications de compte-rendu des revues représentatives des années 1880 à 1890, en psychiatrie et en neurologie.

Il existe une véritable estime entre Janet et Freud qui suivent l'avancée de leurs travaux respectifs au travers des différentes publications et Il n'existe pas de lutte pour l'antériorité et la découverte d'une approche nouvelle. L'originalité de la démarche de ces chercheurs et thérapeutes, au delà de leurs spécificités, est de délaisser l'approche physiologique « au profit d'une approche plus clinique et psychologique » (Andersson, *ibid.*, p.130). Freud, Janet et Binet appartiennent à cette tendance qui se fait entendre de l'institution dans les années 1890. C'est à partir de travaux comparables mais surtout d'une méthode commune - l'hypnose - qu'ils vont séparément arriver à trouver leur place au cœur des théories et des pratiques de leur temps. Freud et Breuer, dans leur « communication préliminaire », montrent clairement leur désir de confronter leur travail aux recherches menées dans d'autres pays sur l'hystérie et l'hypnose, et qu'ils ne cherchent aucunement à faire valoir une antériorité de leurs travaux (*Ibid.*). A propos de la méthode « cathartique » Freud et Breuer indiquent que Delbœuf et Binet connaissent ce procédé, et citent Delbœuf qui écrit en 1889 (*Ibid.*, p.131) dans *Le magnétisme animal* : « On s'expliquerait dès lors comment le magnétiseur aide à la guérison. Il remet le sujet dans l'état où le mal s'est manifesté, et combat par la parole le même mal, mais renaissant » (3) La démonstration d'Andersson a pour but de montrer que dans leur écrits sur l'hystérie et l'hypnose dans années 1890, Freud et Breuer se rapprochent de cette position théorique et clinique française qui, par la pratique hypnotique, pense avoir élucidé en partie le secret des magnétiseurs. Cette dimension de la transe profonde qui les intéresse consiste à faire ré-apparaître (voir le chapitre « profondeur et surface ») le moment du « désordre nerveux » et de « le combattre » dans la forme à laquelle il fait surface. Il est intéressant de noter que Binet propose ce procédé contre celui de la psychologie anglaise « d'association » très à la mode à cette époque entre la France et l'Angleterre, mais qui pour l'auteur reste incapable d'expliquer pourquoi la plupart des

souvenirs du patient hystérique ne peuvent ni apparaître ni s'associer à l'état de veille. Binet affirme que la méthode hypnotique explique ces phénomènes et peuvent les guérir. Cette « dissociation de conscience » observée chez les hystériques est à ce moment pour Freud et Breuer la clef de la compréhension de ces symptômes et de leur traitement. Les auteurs renvoient leur lecteur aux travaux de « Binet et aux deux Janet »(4), « psychopathologistes français », dont les méthodes sont très proches des leurs. Andersson rapporte que Freud cite les chercheurs français en exemple dans son article du Villaret sur l'hystérie et que le médecin viennois « applique au traitement de « Mme Emmy von N. ». Ces méthodes qui font principalement appel aux méthodes de la suggestion thérapeutique.

En 1889, les études menées en France sur l' « abréaction » n'ont pas encore obtenu l'adhésion de Freud et c'est à partir de cette observation, qu'Andersson considère « l'application du schéma de l' « abréaction » à la formation des symptômes hystériques » comme la véritable originalité thérapeutique du traitement de l'hystérie.

Les travaux de Janet, plus généralistes que ceux de Freud, apporteront comme nous l'avons vu, des solides éléments de réponse que le chercheur lui-même sera amené à désavouer, car la psychologie française, comme la psychanalyse, n'échappe pas à son destin scientifique et positiviste dont les effets dogmatiques vont bien au delà de l'éthique scientifique.

Parapsychologie et interprétation

Inhumain/trop humain : Totem et tabou

Pour Freud il n'y a pas de distinction entre l'animisme et la pensée magique, ce sont des pensées primitives. Freud développera cette hypothèse dans Totem et tabou.* Avec Freud, l'inhumain ne se confond plus avec le non-humain et l'animal. L'inhumain est radicalement au cœur de l'homme, le symbolique qui vient interdire la jouissance. Fédida propose le terme de *déshumain* pour différencier de l'inhumain ce qui, hors de l'homme et de la culture, viendrait incarner une barbarie non-symbolisable.

Pour la psychanalyse, l'inhumain est au cœur de l'homme. Frappé du sceau de la subjectivité, il ne saurait être objectivé et réduit aux contours flous d'un monstre errant à la lisière de la rationalité humaine. Faire l'hypothèse que l'inhumain est ce que le sujet refoule pour que l'être-sujet puisse se dire homme, c'est rompre avec l'idée qu'il y aurait une possibilité de circonscrire, objectivement et universellement, l'inhumain en l'homme. [Hyttenhove, 2014, « Prolégomènes à l'inhumanité en l'homme »] Si l'inhumanité est indissociable de l'humanité, qu'elle procède d'une seule et même chair, existe-t-il un lieu du non-humain en l'homme ? Est-ce le monstre, ou plus exactement ses modes de surgissement, qui se manifeste dans les phénomènes paranormaux ?

Freud fait de la question de l'inhumain en l'homme un objet central de sa construction théorique. Le père de la psychanalyse puisera dans les travaux de l'anthropologie évolutionniste de Smith, Taylor ou Morgan qui, dans le prolongement de Darwin, considèrent que les sociétés humaines sont les produits d'une évolution qui passe par plusieurs stades. Or, c'est un paradoxe de constater que c'est au tournant du siècle, alors que la théorie évolutionniste est peu à peu abandonnée par l'anthropologie, que Freud emprunte au *The Golden bough* de Frazer un florilège de récits, de pratiques rituelles et de mythes « primitifs ». Freud s'approprie ces récits pour en faire des exemples didactiques qui viennent illustrer sa démonstration et rendre audible et intelligible une histoire de passage de l'homme d'un « état inhumain » à un « état humain ». Il insiste, dès le début de *Totem et tabous* (5), sur la fragilité de ce processus d'hominisation et sur le fait qu'il est logique

pour la psychanalyse de s'appuyer sur l'anthropologie pour illustrer sa pensée, car c'est de la communauté que le sujet se construit. Comment Freud peut-il tenter d'expliquer à l'Occident moderne du début du XXème siècle, que la communauté des hommes se construit de et à partir d'une inhumanité et pas contre l'inhumanité. Le titre : *Quelques correspondances entre la vie des sauvages et celle des névrosés* est clair quant aux intentions de l'auteur. L'anthropologie est très en vogue, en ce début de XXème siècle chez les savants comme chez les profanes et les psychanalystes ne pouvaient y échapper. Les fortes personnalités du mouvement ont toutes leur théorie générale et définitive de l'origine de la communauté, de la culture et de la fonction paternelle. Le pari n'est pas très risqué de penser que chacune de ces « père-versions » est une mise en récit des psychodrames de leurs auteurs. Jung pense que le père (primitif) est garant de l'interdit de l'inceste ; Ferenczi soutient que l'évolution de l'homme est liée au destin de la terre-mère avec laquelle il se développe en symbiose. C'est dans ce contexte que la revue *Imago* offre à Freud l'occasion de développer une théorie générale de l'histoire de l'Homme. Les théories des pulsions, l'inconscient et la libido, trouvent dans le récit de *Totem et tabou* une assise historique et scientifique qui donne au complexe d'œdipe une dimension universelle. De ce point de vue, le récit du père de la horde, massacré et mangé par ses fils, est structurellement un mythe jusque dans l'inscription même de Freud, d'un point de vue logique et structural, dans le mythe dont il se fait la voix.

L'authenticité des faits n'est pas mise en doute ; le temps et l'espace du récit sont indéterminés et donnés comme réels. Ce socle historique, que Freud s'emploie brillamment à construire pour fonder son complexe d'œdipe, s'inscrit dans une construction classique de la tragédie, qu'il admire de Sophocle à Shakespeare. Pour E. Roudinesco, *Totem et tabou* se présente au premier abord comme « une rêverie darwinienne ». (6)

La toute puissance

En 1913, dans la préface de la publication de son œuvre, Freud la présente comme « une application de la psychanalyse à des problèmes encore non éclaircis de la psychologie des peuples », mais il ajoute que sa théorie de l'origine de la culture s'oppose à l'anthropologie de Wilhelm Wundt et à la psychanalyse de Carl Gustav Jung. Ce dernier veut expliquer la psychologie individuelle à la lumière d'une structure psychologique commune à tous les peuples, dont la source serait un inconscient collectif. Freud veut au contraire montrer que le savoir de la psychanalyse sur les névroses explique les mystères de la psychologie des peuples. Dès lors, il reste au père de la psychanalyse à trouver le matériau qui permettra cette démonstration. Cependant, l'anthropologie à laquelle Freud se réfère est déjà remise en question par les anthropologues de terrain. Elle se réduit souvent à quelques éléments ethnographiques et à des théories dont les conclusions s'appuient surtout sur l'idéologie coloniale, la morale victorienne et les conceptions modernistes de Darwin. Les notes de bas de pages de Freud montrent ses réserves quant à la valeur scientifique de ses exemples.

Le quatrième chapitre est l'essentiel de l'œuvre. Le récit devient le lieu symbolique et mythique de l'expression des deux désirs refoulés de l'inceste et du meurtre du père. Selon la théorie freudienne, ces deux désirs sont fondateurs dans leur refoulement des interdits universels que le psychanalyste retrouve dans toute culture totémique. Cette logique devenue narrative donne sa cohérence au récit. C'est à Darwin que Freud emprunte sa thèse évolutionniste de la horde sauvage (7), puis la théorie de la répétition qui voit dans l'évolution de l'homme la répétition des différents stades de l'évolution des espèces (qui calque son modèle de l'ontogenèse sur le modèle de la phylogenèse) ; Freud enfin se sert de la thèse de l'hérédité des caractères acquis, utilisée par Lamarck et reprise de

Darwin. Il s'agit bien de déterminer les modalités symboliques du passage de l'inhumain à l'humain, ce qui n'est pas en soi une démarche originale pour l'époque, mais Freud construit sur le récit du meurtre du père de la horde, une description des mécanismes inconscients qui rendent possible, dans la communauté humaine, la gestion de la violence, en proposant une théorie de l'œdipe dans sa dimension communautaire. Meurtre et sacralisation du père y sont indissociables. Freud rompt avec une vision darwinienne et moderniste de l'homme qui consiste à voir ce passage comme une évolution linéaire et vient placer l'inhumain aux fondements d'un sujet qui n'est plus idéalisé.

En octobre 1907, Freud reçoit en analyse un jeune homme de 29 ans, Ernst Lanzer. Onze mois d'analyse qui selon Freud aboutissent « au rétablissement complet de la personnalité du malade et à la suppression de ses inhibitions » (*Cinq leçons sur la psychanalyse*, p. 27) (8). Freud écrira d'abord au jour le jour, puis de façon plus espacée, le compte rendu des séances avec son patient, qui deviendra sous sa plume « L'homme aux rats ». Cette méthodologie donnera un récit en deux parties de cette analyse : d'abord le commentaire des notes d'analyse qui sera publié sous le titre « Journal d'une analyse, l'homme aux rats » ; la seconde partie qui regroupe les propositions théoriques, sous le titre « la genèse et le mécanisme subtil des processus psychiques obsessionnels » (*Ibid*, p.27). Ce patient raconte à Freud qu'il a voulu la mort d'un vieil homme qu'il avait rencontré lors d'une cure thermale et qui lui avait pris sa place habituelle. Il s'était écrié : « Qu'il meurt d'apoplexie ! ». L'homme aux rats est anxieux à l'idée que ses bonnes pensées comme ses mauvaises puissent agir à son insu. Il croit en leur toute-puissance et c'est un choc lorsqu'il apprend que l'homme est mort. Cette angoissante révélation ne fait que renforcer sa croyance, puisque le réel semble lui donner raison.

Freud explore la dimension clinique des mécanismes de la pensée magique. La logique du sujet défini par Freud est valable pour l'ensemble des communautés et des cultures. Il considère que la pensée magique est à la fois, primitive, magique et névrotique. Ce cas est essentiel pour comprendre la façon dont Freud, encore une fois par défaut, met en garde la science, mais plus particulièrement la science lorsqu'elle touche au psychisme, médecine, psychologie et psychanalyse, contre le risque d'étendre son champ jusqu'à la parapsychologie.

Nous ne développerons pas le cas de l'homme aux rats dans ce travail ; notre objet n'est pas de démontrer que l'occultisme, la parapsychologie, la télépathie ou tout autre phénomène psi se limiteraient à la croyance et à l'effet de sens, mais de montrer que la parapsychologie et la jeune psychanalyse enfant du siècle, sont des champs connexes dont les cercles entrecoupés forment des sous ensembles communs et que Freud a une conscience aigüe de cette problématique systémique.

Freud a commencé ce travail par une voie non clinique, d'abord avec *La psychopathologie de la vie quotidienne*, (1910) (9) où le père de la psychanalyse construit un pont théorique entre la religiosité et les conduites obsessionnelles magico-superstitieuses ; puis, dans *Totem et tabou* (1913) (10) où il s'inspire des connaissances anthropologiques de son temps pour construire l'un des plus célèbres mythes freudiens, celui qui le fera connaître du grand public.

La rupture entre Jung et Freud est consommée avec *Totem et tabou* qui lie le destin des névroses et des croyances les plus profondément ancrées ; de facto, croyance et sens se trouvent liés au destin des pulsions et à la sexualité. Jung, au contraire, considérera dans une vision très hellénistique, que cette énergie est commune à tous les êtres et les étants, et les relie entre eux.

Freud, Ferenczi, Jung : de l'espoir théorique à la blessure théorique

Ferenczi

Pour Elisabeth Roudinesco, Feodor Ferenczi est considéré aujourd'hui comme « le plus brillant clinicien de toute l'histoire du freudisme » (11). Analyste de Mélanie Klein et de Michael Balint, il est encore souvent perçu comme l'éternel élève de Freud qui n'aura pas atteint l'âge adulte. Peut être en partie à cause de ses propres écrits dans lesquels il exprime une véritable jouissance à se placer dans l'ombre du maître. Ce qu'il décrit comme son « complexe d'infériorité » vient toujours, comme un paravent à sa vanité, en exergue des idées et des théories qu'il soumet à Freud. Ce dernier le pousse à aller de l'avant et à faire confiance à son intelligence ainsi qu'à son instinct, mais la relation ambiguë entretenue par le maître comme par l'élève, maintient Ferenczi dans cette position de demande incessante d'approbation à Freud. Nous pouvons faire l'hypothèse que le personnage qui se construit dans cette dialectique avec Freud et qui apparaît dans leur correspondance, à faussé durant des décennies la perception que les lecteurs de son œuvre pouvaient avoir de Ferenczi et a probablement atténué l'impact de son travail théorique et clinique.

En 1986, Pascal le Malefan publie un article dans la revue « PSITT ! » n°45 (avril 1986) dans lequel il fait part de trois lectures critiques d'ouvrages traitant des liens de la psychanalyse avec la parapsychologie. L'une de ces trois lectures critiques, concerne la réédition en 1985 du *journal clinique* de Ferenczi. (12) Ferenczi rédige la version finale de ce journal à la fin de sa vie, mais ses notes s'étendent sur un période de 1873 à 1933. Dans cet ouvrage, l'auteur cherche repérer les faux semblants et l'hypocrisie au cœur même de sa pratique. Sorte d'auto-analyse de contrôle, son travail est précieux pour comprendre les pièges cliniques que découvre cette première génération d'analystes.

Dans son introspection et sa réflexion sur sa clinique, Ferenczi nomme *phénomène psychique*, ce qui lui semble relever de manifestations parapsychologiques. L'auteur définit trois points essentiels de sa pratique, propices à l'apparition de tels *phénomènes* :

- 1) La situation de transfert favorise l'émergence de phénomènes psychiques.
- 2) Il existe un dialogue d'inconscient à inconscient.
- 3) (Le troisième permettant « d'étayer » les deux premiers) Que le sujet producteur de ces phénomènes utilise autrement son corps, qu'il a « un autre corps » comme l'explique Pascal Le Malefan.

Ferenczi décrit avec détail les cas cliniques dans lesquels ses patients sont pris par des trances profondes que l'analyste dit partager avec eux. Dans ce lien transférentiel très fort, Ferenczi témoigne d'une impression d'être « hors de soi ». Pour Ferenczi, c'est le transfert qui produit une transe, et la transe, du transfert. « L'analyste et le patient sont alors dans un état de « réceptivité » plus affinée [...] c'est un dialogue relaxé laissant passer la sympathie et l'antipathie ».

La description de Ferenczi déborde ce que Freud décrira comme transfert dans la cure, mais il peut s'appliquer à différents degrés à toute relation humaine ; dans le cadre de la cure analytique, ces phénomènes sont perceptibles, saisis dans un rapport au corps modifié. Ce rapport, décrit par le jeune Ferenczi, n'est pas sans nous rappeler ce qui fut décrit des états somnambuliques et des états hypnotiques.

Est-ce la prudence de Ferenczi à l'égard de Freud qui l'empêche de parler d'*état hypnotique* dans le transfert, ou croit-il à une dimension transférentielle d'une autre nature ?

Pour Pascal le Malefan, Ferenczi devance les théories de la communication qui proposent des

modèles de communication « extra-sensorielle ». Cette approche à la fois prudente et passionnée de Ferenczi est maintenue dans un cadre par crainte d'être désavouée par le maître. Ce souci de dissocier - autant qu'il est possible de le faire à ce stade de la théorie freudienne - l'expérience mystique et religieuse de l'expérience métapsychique, est plus un effort de séduction envers Freud, qu'une réelle conviction.

C'est un rôle est une fonction que s'est assigné Ferenczi dans sa prudente opposition à Freud. Cette recherche il la mène seul ou presque. Jung qui pourrait être un allié dans cette quête, est en fait un adversaire, bien avant que le spectre de la rupture d'avec Freud se profile à l'horizon. Ferenczi est intuitif et sensible et la crainte de la perte, l'amène à ménager constamment son rapport transférentiel à Freud. Jung au contraire, provoque la crise et cherche l'opposition. Si le maître rejette l'apport de l'élève, c'est la déception et la rancœur qui se substitueront à l'admiration et la rupture sera inévitable. Ferenczi, lui est un négociateur et décrit de façon savoureuse dans sa correspondance avec Freud, la façon dont il négocie sans cesse avec ses propres symptômes et le degré d'entrave qu'ils lui imposent - qu'il s'impose. Sous cet angle, l'association des deux élèves, que Freud appelle consciemment de ses vœux, est impossible. Les qualités de meneur que Jung affiche, font de lui le dauphin désigné de Freud ; En ce qui concerne Ferenczi, à ce poste ses qualités deviendraient des défauts. La psychanalyse est en pleine phase de construction et d'affirmation théorique et son dogme doit être renforcé face à ses ennemis de tous bords, et à ses amis.

La correspondance Freud/Ferenczi

Ce chapitre n'est pas une analyse, ni un commentaire de texte. Ce travail immense mérite d'être mené. Nous nous limiterons, à partir de cette correspondance, à montrer comment et pourquoi la jeune psychanalyse a voulu- et du - se positionner par rapport aux sciences occultes.

Dans *Ma vie*, Jung rapporte une de ses conversations avec Freud en 1909, durant laquelle son mentor le renvoie vertement à ses études, alors qu'il veut son avis sur la réalité de la pré-cognition. Jung relate la colère et la déception qu'il ressentit et affirme qu'il était impossible d'en parler avec Freud, à cause de « son préjugé matérialiste » et « son positivisme superficiel ». Quelques années s'écoulèrent avant que Freud reconnût le sérieux de la parapsychologie et le caractère de données réelles des phénomènes occultes » (*Ma vie*, p.251).

C'est paradoxalement, mais très logiquement, qu'en reconnaissant la véracité de ces phénomènes, Freud les rejette hors du champ de la psychanalyse où ils n'ont, selon lui, pas leur place. C'est sur ce point – et avant leur désaccord sur la place de la sexualité dans la construction de la libido – que Jung se détachera de Freud et de sa théorie de l'inconscient. Les différentes histoires de la psychanalyse ne retiennent généralement que ce désaccord de Freud et Jung sur la problématique essentielle de la sexualité infantile, ce que Jung appellera dans le « pansexualisme de Freud », pour expliquer la crise qui amena à la rupture des deux hommes. Nous faisons l'hypothèse que cette crise d'ego s'est nourrie d'une autre crise plus profonde pour laquelle la problématique de l'occultisme a servi d'accélérateur. Cette crise entre Freud et Jung est d'essence spirituelle. Jung revient plus loin dans sa biographie sur ce problème et donne au terme d'« occulte » utilisé par Freud, un sens péjoratif. Il construit un dialogue entre lui et Freud, dans lequel ce dernier se met en colère à l'évocation du terme d'occulte qui contiendrait comme « une boue noire » toutes les croyances religieuses et les superstitions. Selon Jung, pour en affranchir la psychanalyse, Freud veut un dogme qui s'appuie sur une théorie. Pour le père de la psychanalyse, c'est un corpus théorique fondé sur la clinique et ordonné par la rationalité ; pour le jeune psychiatre suisse, cette exigence freudienne relève de « la volonté personnelle de puissance et pas d'un jugement scientifique » (Id., p.244).

Ce n'est d'ailleurs pas ce désaccord sur le pansexualisme de Freud et la sexualité infantile, qui ressort aujourd'hui comme l'élément essentiel de l'incompatibilité du freudisme avec la psychologie jungienne, mais bien ce rapport de proximité de la théorie et de la clinique jungienne avec l'occultisme et la religion (notons que l'occulte et le mystique sont distincts dans la clinique de la psychologie analytique), nous reviendrons sur ce point qui nous semble essentiel pour comprendre les ruptures qui auront lieu dans le groupe d'analyste de la première génération, tant sur le plan théorique que sur le plan personnel.

Ferenczi est passionné et fasciné par l'occultisme et la voyance. Il en parlera souvent avec Jung dont l'oreille est plus accueillante à ces propos que celle de Freud, mais Ferenczi revient toujours chercher une validation de ses impressions et théories auprès de Freud qui reste son ami et son maître et dont il cherche sans cesse l'approbation. Sa correspondance avec Freud atteste de ce souci constant. À propos de ses travaux communs avec Jung, Freud lui écrira sur un ton paternel : « je ne peux pas vous tenir, vous deux. Au moins, avancez en accord [...] je ne peux pas vous accompagner ». Selon Ferenczi, Jung parle de « conquête de l'occultisme ».

Pour Ferenczi, l'occultisme ne se charge pas d'un sens idéologique ou péjoratif ; il reste persuadé que la psychanalyse n'a pas à craindre cette dimension de l'esprit et qu'elle peut apporter une réponse décisive – à défaut d'être définitive – à l'ensemble de ces faits. (« Correspondance Freud/Ferenczi » ; Tome III ; p. 74 ; 75 ; 76 – Voir annexe) (13). Il lui semble nécessaire que ces recherches soient menées par la psychanalyse. Cependant, à la différence de Jung, Ferenczi place avant toute chose l'approbation de Freud et les intérêts politiques qui joueront pour l'avenir de la psychanalyse.

Freud reviendra régulièrement sur ces questions de la transmission de pensée et de l'occultisme ; sa correspondance sur ces sujets atteste de son intérêt pour ces phénomènes. Nous montrerons qu'à la différence essentielle de ses illustres élèves, amis et futurs ennemis, Freud considère justement la transmission de pensée comme un phénomène psychique réel, qui à ce titre relève de la psychanalyse comme l'un de ses objets d'étude et non de parapsychologie qui, pour le père de la psychanalyse, ne peut en aucun cas définir un ensemble de types de phénomènes et leur étude. Au contraire, Jung, mais également Ferenczi et d'autres auteurs qui resteront fidèles à Freud, vont se passionner pour la parapsychologie et l'occulte et considérer ces phénomènes comme réels, et non pas de simples effets de sens ; la psychanalyse ne peut pas les dénier quand ils se manifestent dans le champ clinique et surtout elle doit admettre que leur dimension réelle les rejette hors analyse, ce qui sera dénoncé par Freud comme une errance incompatible avec l'intégrité d'une théorie en construction, qui l'obligera à arbitrer au prix de quelques ruptures les débats internes de la première génération d'analystes.

Marie-Christine Combourieu affirme que l'on « doit considérer S. Ferenczi comme celui qui convertit définitivement Freud à la croyance en l'existence objective de la transmission de pensée et la télépathie » (*Ibid*). Nous considérons plutôt qu'il a permis à Freud de conserver son intérêt pour ce problème ouvert, parfois avec une certaine contrainte, en particulier lorsque Jung et Ferenczi se lancent dans des hypothèses trop risquées sur le plan scientifique, comme sur le plan diplomatique.

Les relations entre Freud et Jung sont difficiles et peu fécondes sur le plan théorique malgré une abondante correspondance ; au contraire, les échanges avec Ferenczi sont propices à d'excellentes relations entre les deux hommes, et fructueux d'un point de vue théorique. Il apparaît donc encore une fois, que ce n'est pas sur le fond que Jung et Freud ont un désaccord profond. Ce sont deux

hommes qui ne peuvent s'entendre dans la position de maître et d'élève, qui était la leur. La relation transférentielle de Freud et Ferenczi est tout autre. Ferenczi place avant toute chose le besoin d'être reconnu par Freud. Leur travail sur l'occultisme et la transmission de pensée ou la voyance, sera toujours le terrain d'une relation de séduction très forte.

L'autre cause essentielle de l'impossibilité pour Freud et Jung d'échanger sur le sujet de l'occultisme c'est la position ferme de Jung qui ne cède pas sur la dimension spirituelle et mystique, qu'il considère comme compatible avec la pratique analytique. Si Ferenczi fut convaincu, dès le début de sa carrière, de l'intérêt et de la valeur des problématiques parapsychologiques, il garda toujours ses distances avec une approche spiritualiste ou mystique. Comme Freud, Ferenczi a voulu croire en la possibilité de prouver les faits paranormaux et métapsychiques, par la science et en particulier par la psychanalyse. Nous pensons que c'est Freud qui, sur ce point, a eu une influence forte sur Ferenczi plus facilement séduit par des hypothèses spiritualistes. En 1899, Ferenczi écrit dans le journal hongrois *Gyogyaszat*, où il explique sa position :

« [...] Les adversaires du spiritisme ne devraient pas se contenter de refus a priori, ni partir en croisade sans autres investigations. Ils doivent se consacrer à l'étude des faits allégués avec toute l'objectivité requise dans les autres domaines de la science. Ils ne doivent pas se refuser à s'asseoir aux tables tournantes, ni participer aux assemblées spirites. Après tout ne serait-ce que du seul point de vue sociologique, le sujet est suffisamment important pour retenir l'attention du savant. Qu'ils prennent avec eux l'arsenal de la science, qu'ils organisent des séances expérimentales, observent, démasquent les fraudes intentionnelles et fassent la part de l'illusion et de la vérité (...).L'important n'est pas de savoir si Flammarion persiste ou non à croire aux esprits, et les arguments des autorités importent peu. Ce qu'il faut c'est trouver un scientifique ou un comité d'hommes de sciences pour prendre en charge ce domaine, mettre la fraude en évidence, faire la lumière sur les méprises et enrichir la psychologie des nouvelles découvertes qui en résulteront [...] » (14)

Ferenczi passe beaucoup de temps à mettre au point des protocoles d'expériences plus ou moins convaincants (que Freud ne manquera pas de critiquer en détails dans ses lettres) pour tenter de prouver l'exactitude de certaines prédictions, ou au contraire pour démasquer des escrocs.

Lettre de Ferenczi à Freud, du 17 août 1910

Durant l'année 1910, Ferenczi reçoit une patiente avec laquelle il fait l'expérience de la transmission de pensée. L'analyste recueille ses informations, qu'il veut traiter le plus objectivement possible et en fait part à Freud. Ce dernier lui répond le 20 Août 1910, que « [Ces constatations] mettent fin à tout doute encore existant quant à la réalité de la transmission de pensée. A partir de là ces nouvelles connaissances doivent être considérées comme acquises ».

Il est essentiel de noter que l'intérêt de Freud pour la transmission de pensée et la télépathie, ainsi que la méthode avec laquelle il soumet un matériau important- le plus souvent à partir de son propre travail de clinicien – à l'étude psychanalytique, est une des premières tentatives, au XXe siècle, d'analyser rationnellement ces phénomènes sur le plan psychique. Ce qui sépare fondamentalement Ferenczi de Freud dans leur approche des expériences métapsychiques, c'est que Ferenczi les vit personnellement, alors que Freud, qui reconnaît lui-même ses grandes résistances, ne les traite qu'en observateur.

C'est en 1921, avec « le cas Vorsicht », que Freud y est confronté personnellement pour la première fois, mais il attendra 1932 pour faire part publiquement de ce cas dans « Rêve et occultisme ».

- (1) Il faut distinguer médium physique et médium psychique. Si les marques physiques peuvent être constatées- à défaut de connaître avec certitude leur étiologie, les scientifiques qui travaillent depuis un siècle sur ces phénomènes qui ne peuvent être testés sur le plan expérimental que sur le principe de la question-réponse et à partir d'outils statistiques. Aucun matériel médical ne peut apporter la preuve d'un fonctionnement cérébral qui serait propre à la transmission de pensée.
- (2) *ibid.*, p. 130.
- (3) *op. cit.*, Delboeuf, Paris, 1889, p. 71.
- (4) *op. Cit.*, Freud, Breuer, « communication préliminaire », p.8.
- (5) Freud, S., *Totem et tabou*, Paris, 2001 Payot-Rivages, 226 p.
- (6) Roudinsco, Elisabeth ; Plon, Michel, « Dictionnaire de la psychanalyse », Paris, Fayard, 2000, 1213 p.
- (7) Darwin Charles, *La descendance de L'Homme, les facultés mentales De l'homme et celles des animaux inférieurs*, Paris, L'Harmattan, 2006, 230 p.
- (8) S. Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", Paris, nouv. éd., 2010.
- (9) S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, (Petite Bibliothèque Payot) 1968.
- (10) S. Freud, *Totem et tabou*, Payot, coll. Petite bibliothèque Payot Paris, 240 pages, 2004.
- (11) « Freud/Ferenczi, la correspondance », (Tome I, II, III), Paris, Calmann-Lévy, 1996.
- (12) in « Freud et l'occultisme », Moreau (C.), Tours, thèse médecin, 1974 ; (comporte en appendice une traduction des écrits de Freud sur la parapsychologie inédits en français).
- (13) « Freud/Ferenczi, la correspondance », (Tome I, II, III), Paris, Calmann-Lévy, 1996.
- (14) in MOREAU (C.), « Freud et l'occultisme » (comporte en appendice une traduction des écrits de Freud sur la parapsychologie inédits en français), Tours, thèse médecine, 1974. *Idem.*, « Parapsychologie en psychiatrie et psychanalyse », Tours, mémoire de C.E.S. de psychiatrie, 1975. in C. Moreau, *ibid*, p.62) ; *op.*, *cit.*, in Marie-Christine Combourieu, *Ibid*.